

les plus belles fleurs des tropiques, près du sol inculte où croissent spontanément les plantes sauvages et les arbres gigantesques. A l'extrémité du parc est la chapelle, bâtie récemment sous les rameaux des arbres centenaires, puis le cimetière ; car partout où les vivants construisent leurs demeures, bientôt ils doivent creuser la demeure des morts. Du milieu d'un bassin de rocs, un limpide ruisseau s'échappe en bondissant, comme un petit Niagara, et se précipite sur le revers de la colline ; un industriel meunier l'arrête en un endroit propice pour lui faire tourner la roue de son moulin. Le docile ruisseau, ayant ainsi payé son tribut à la cupidité humaine, se remet à sautiller dans son lit d'herbes vertes, descendant gaiement dans la vallée, où il va rejoindre un autre ruisseau, avec lequel il s'épanche dans l'Ottawa. Mais ils n'iront pas en droite ligne au terme de leur voyage, ces deux capricieux coureurs ; ils s'amusement dans la plaine comme deux écologes, enlacent conjointement une île verdoyante sur laquelle ils jettent une frange d'écume, et tantôt glissent avec rapidité sur une pente inclinée, et tantôt, dans de longues et molles ondulations, s'endorment paresseusement au soleil..... A quelque distance de là est la forêt, où nul settler encore ne s'est établi, où l'on ne pénètre que par un étroit sentier. A l'entrée de cette paisible forêt est un lac pareil à une coupe d'émeraude. Les rayons du soleil y descendent, adoucis, et pour ainsi dire tamisés par le feuillage des arbres qui l'entourent. La brise caressante y jette, comme une poudre d'or, le pollen des sapins. A sa surface flottent les tiges légères d'un lis dont les feuilles sont successivement d'un vert foncé et d'un rouge de pourpre, dont les boutons naissants ressemblent à des olives, dont les fleurs épanouies, comme des dahlias, offrent à la fois, par les nuances graduelles de leur corolle, la blancheur de la neige et la teinte du citron. Quelquefois une fauvette descend au bord de cette onde limpide, y trempe le bout de son bec et s'envole en sifflant. Quelquefois le canard canadien qui, plus agile que nos canards d'Europe, se perche sur les arbres, s'élance du haut d'un chêne, se plonge dans ce frais bassin, y trace un capricieux sillon, puis se retire rafraîchi par sa joyeuse natation. Quelquefois un écureuil, sautillant d'arbre en arbre, y fait tomber une des noix de hêtre qui excitent sa friandise. Du reste, pas un autre bruit, pas un autre mouvement : c'est la retraite la plus profonde, dans l'ombre la plus silencieuse, ou plutôt un mystérieux sanctuaire dans l'universel temple de Dieu."

N'est-ce pas que ce tableau est dessiné de main de maître et artistement empâté des couleurs les plus vives et qui se fondent dans l'ensemble avec une parfaite harmonie ?

Voulez-vous maintenant, derrière l'auteur, connaître l'homme bien mieux que je ne le saurais peindre, voici que, sans s'en douter, le modeste vieillard, il esquisse son propre portrait, tout en croyant faire celui de son héros imaginaire :

" Peu soucieux de ce qu'on appelle, dans le monde, le bonheur, c'est-à-dire une grande fortune, ou la réalisation d'un grand désir d'ambition, je me faisais journellement, sans effort, tout un chapelet de petits bonheurs. J'aimais le travail et l'étude, les voyages, les rêveries indolentes, les causeries amicales. L'achat d'un livre de choix était pour moi tout un événement ; une statuette ou une aquarelle égayait mes regards ; le sourire d'un enfant, la parole affable d'un vieillard me dilataient le cœur ; le moindre témoignage de sympathie et d'estime me semblait une glorieuse conquête. Un rayon de soleil, au printemps, dans les champs reverdis, me pénétrait d'un sentiment de gratitude envers Dieu. Quelques mauvais vers que, de temps à autre, je m'en allais rimer dans mes promenades solitaires, résonnaient à mon oreille comme un harmonieux écho de mes émotions, et un orgue de Barbarie, soupirant sous mes fenêtres, suffisait pour me transporter par la réminiscence d'une mélodie dans des régions idéales.

" Quelquefois, dans ce pays où je m'en vais si tristement, je m'assois dans ma chambre d'au berge, et la tête entre mes mains, j'évoque les images du passé, surtout celles de la famille, les plus pures, les plus vraies, les plus ineffaçables. Je me revois tel que j'étais autrefois, arrivant avec un battement de cœur dans la sainte demeure où m'attendaient mon père et ma mère, où tous deux pleuraient de joie en m'embrassant. Je revois la table couverte de bouquets de fleurs comme pour célébrer le retour de l'enfant prodigue. Je m'asseyais là, en qualité d'ainé, à la place d'honneur, à côté de mon père, et le diner était fini depuis longtemps, que nous restions encore des heures entières, comme si nous ne devions pas nous revoir le lendemain, et chaque fête était pour nous un joyeux épisode dans la calme régularité de notre vie. J'entends encore vibrer les cloches du village qui nous appelaient à la messe du dimanche, aux solennités de Pâques et de Noël. Ma bonne mère craignait toujours de ne pas arriver assez tôt à l'église, et quelquefois, mon père et moi nous faisons semblant de vouloir la retarder, mais ni lui ni moi nous n'aurions pu lui causer une telle peine. Avant que le prêtre fût à l'autel, nous étions à genoux dans notre banc, et à notre rentrée au logis, nous voyions briller, sur une nappe blanche, la bouteille de vieux vin de Sabins, réservé pour ces grandes circonstances."

En quelques mots, voilà le livre et c'est là tout l'homme, éminemment estimable dont j'ai eu le grand honneur de faire la connaissance et que nous devons admirer, chez nous, comme l'un des écrivains de ce temps les plus dignes de leur noble mission. Aussi devons-nous l'inscrire au premier rang parmi ceux qui ont fait connaître en France notre très aimée patrie.

JOSEPH MARMETTE.

Paris, septembre 1882.

LES CIEUX ET LEURS HABITANTS (1)

I

VOYAGES D'EXPLORATION, ANCIENS ET MODERNES, DANS LES MONDES CÉLESTES

Par suite des progrès successifs de l'astronomie, on voit se produire, touchant les espaces de l'univers, ce qui a lieu d'habitude dans l'exploration des parties inconnues de notre planète. Les courageux explorateurs qui les premiers tentent l'aventure, ont à supporter toutes les difficultés de la route. Mais, après eux, d'autres et d'autres encore se lancent sur leurs traces : les obstacles s'aplanissent, les accès se multiplient, les routes s'ouvrent et s'élargissent. Là où un Baker, un Livingstone et un Stanley pénétrèrent à pied, en s'ouvrant péniblement un sentier étroit à travers de forêts obscures et épaisses, on verra, en peu d'années, s'étendre d'immenses voies ferrées. Alors, portés dans des voitures commodes, des voyageurs nombreux et de toute condition, visiteront sans gloire, c'est vrai, mais avec un égal profit, les lieux, les peuples et les merveilles naturelles échappées aux perquisitions laborieuses des premiers visiteurs du grand continent africain.

Eux aussi, les premiers explorateurs connus des mondes célestes et ceux qui leur succédèrent dans la Haute-Egypte, la Chaldée, l'Inde, la Chine, la Grèce, et ensuite dans l'Europe entière, après que l'esprit du Christianisme eût rallumé en elle le désir de savoir, eux aussi, dis-je, ils eurent, pendant une trop longue suite de siècles, à porter tout le poids d'un travail stérile et ingrat. Se fatiguaient-ils à l'étude de mondes inexplorés jusque-là, ou bien, retournaient-ils, sans le savoir, sur la route de régions connues autrefois, mais que des circonstances défavorables avaient ensuite fait perdre complètement de vue ? En d'autres termes, l'astronomie naissait-elle alors comme une science nouvelle, ou le genre humain avait-il eu déjà, dans les âges primitifs, des connaissances plus étendues sur les astres ?

Pour les avocats de la barbarie originelle de l'homme la question est absurde, rien de moins ; pour nous au contraire, l'histoire du genre humain est basée sur des documents, et ces documents nous fournissent des indications suffisantes pour croire que l'homme possédait dans l'antiquité un système de connaissances astronomiques qu'il perdit ensuite, et que la science moderne n'a recouvré qu'après des milliers d'années de travail constant.

Sans doute, nous ignorons quelle fut l'étendue des connaissances scientifiques laissées à notre premier père, quand, chassé de l'Eden, il en sortit et s'en alla habiter et peupler la terre. Mais il est très vraisemblable que la perte des biens, entraînée par sa rébellion, ne s'étendit pas aux connaissances requises par son double titre de créature parfaite, sortie immédiatement des mains de Dieu, et de premier père et éducateur du genre humain. Tout au moins dut-il retenir les vérités fondamentales de toutes les branches des sciences naturelles, et les confier à ses descendants avec un soin jaloux, comme les faibles restes de bien d'autres trésors scientifiques. Que de fois, pendant les neuf siècles de sa vie agitée, le roi tombé du monde, dut, alors qu'il se reposait des fatigues du jour pendant une belle nuit d'été, lever les yeux vers le ciel étoilé, seule consolation de son exil, et se faire répéter par ses fils et petits-fils les leçons qu'il leur avait données sur la nature et les mouvements des astres ! Alors, passant la main sur son front pensif, il devait chercher à recueillir au fond de sa mémoire quelque connaissance oubliée et la confier à ses chers héritiers comme un dernier et précieux souvenir.

Et il n'est point à croire qu'avant le déluge, ceux des hommes qui étaient mieux doués laissèrent inculte le champ paternel : favorisés d'une longévité de plusieurs siècles, ils pouvaient se livrer à des observations et des confrontations devenues impossibles aux générations suivantes. Les études de Piazzi Smith sur la Grande Pyramide ont révélé dans ce monument, antérieur à la civilisation païenne de l'Egypte, des traces évidentes de connaissances astronomiques d'une étendue et d'une exactitude remarquables. La distance de la terre au soleil, la mesure du rayon terrestre, le volume, le poids spécifique de notre planète et d'autres points mis en lumière par l'astronomie moderne, y seraient déjà exprimés en caractères indiscutables.

(1) Cet article et ceux qui suivront ont été traduits pour *L'Opinion Publique*, de la *Civiltà Cattolica*.

L'abbé Moigno a admis sans réserve les conclusions de l'illustre astronome anglais et le Père Secchi les estimait des rapprochements frappants et sérieux. La majorité des astronomes modernes les rejeta : ils ne croyaient pas avoir beaucoup à gagner à se laisser convaincre que la science des astres dans les premiers âges du monde devançât, sous beaucoup de rapports, les plus récentes découvertes. Mais, quoi qu'il en soit de chacune des assertions de Piazzi Smith, ce serait fermer les yeux à l'évidence, de ne pas reconnaître sur la Grande Pyramide d'Egypte une astronomie de beaucoup supérieure à celle d'une antiquité bien plus rapprochée de nous, et de ne pas y voir les reliques précieuses de l'astronomie antédiluviennne, sauvées du déluge universel dans la famille de Noé et confiées par elle aux premières générations qui naquirent pour repeupler la terre.

Bientôt après cependant, ces notions elles-mêmes s'oblitérèrent encore. Quelle en pût être la cause ? Peut-être les rares survivants du monde antédiluvien ne retinrent-ils que les principales conclusions de la science et de la tradition primitive, sans en connaître ni la démonstration ni le système entier. Peut-être aussi la confusion des langues et la dispersion des hommes, dont les meilleurs talents eurent à souffrir tout aussi bien que le vulgaire, les jetèrent-elles eux et la part de science possédée par chacun, dans des conditions moins favorables à la conservation de l'astronomie. Peut-être enfin, cet obscurcissement fût-il dû aux destinées aventureuses de ces peuples nomades, au genre de vie toute matérielle qu'ils durent embrasser pour assurer leur existence, et encore à l'aveuglement de leurs esprits donnés tout entiers aux absurdes superstitions de l'idolâtrie. Quoiqu'il en soit, il y eût un irréparable naufrage, et après lui, on ne vit plus surnager dans la mémoire des hommes que quelques théorèmes admis sur la foi des traditions et sans preuves, semblables à ces débris de vaisseau que les courants de l'océan entraînent dans des lointaines latitudes et dont l'œil le plus exercé ne saurait reconnaître la provenance.

(A suivre.)

GIULIO.

LITTÉRATURE

Charles Reade doit publier une collection de ses ouvrages en 16 volumes.

Un ouvrage que toutes les bonnes ménagères liront avec plaisir, c'est l'ouvrage de Ellen H. Richards, intitulé : *Chemistry of cooking and cleaning*.

Le lord Chamberlain, de Londres, a refusé de laisser jouer une traduction anglaise de *La petite Marquise*, par Meilhac et Halévy.

Le livre de M. S. A. Drake, sur les Montagnes Blanches, leur géographie, leur histoire et leur légende, sera lu avec intérêt par ceux qui ont visité cette pittoresque contrée.

Sous le titre de *The Coming Democracy*, M. C. Harwood doit publier en volume une série d'articles sur l'état social de l'Angleterre qui ont déjà eu beaucoup de succès dans le *Macmillan Magazine*.

Le colonel Thomas M. Anderson a prétendu écrire l'histoire des conspirations qui ont précédé l'attaque du fort Sumter. Comme ces informations sont à peu près nouvelles, il est difficile de dire si elles sont exactes ou non.

Pas moins de six nouveaux ouvrages de longue haleine doivent être publiés encore cette année sur la guerre américaine. Les historiens de l'avenir ne manqueront pas, décidément, de livres à consulter quand ils voudront recommencer ces travaux.

Le colonel Hamley, l'auteur de la *Bataille de Dorking*, vient d'avoir un imitateur aux Etats-Unis, dans la personne de l'auteur de la brochure *The war of 1886 between the United States and Great Britain*. L'auteur est absolument pessimiste, et prédit les plus désastreuses défaites pour nos voisins.

Pour arriver à écrire ses nombreux romans d'aventures, Charles Reade s'est créé toute une bibliothèque de journaux judiciaires. Il a l'histoire de tous les crimes célèbres, et tout cela annoté et accompagné d'un index, en trois volumes. Il a de plus une collection d'environ 4,000 drames français et autres. Quand il a besoin d'un crime, par le poison, par arme à feu ou par instrument tranchant ou contondant, il le trouve immédiatement. C'est ce qui explique la prodigieuse fécondité de sa plume, et la quantité de crimes qui agrémentent ses ouvrages.